



**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE,
DE LA JEUNESSE
ET DES SPORTS**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

En français dans le texte

Une émission de France Culture en partenariat avec le ministère de l'éducation nationale, de la Jeunesse et des Sports.

Émission diffusée le 12 septembre 2020

Objet d'étude : La littérature d'idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle

Œuvre : Jean de La Fontaine, *Fables* (livres VII à XI)

Parcours : imagination et pensée au XVII^e siècle

I. ANALYSE LITTÉRAIRE

Textes : *Fables*, 8, 4 « Le pouvoir des fables » ; *Fables* 8,10 « L'ours et l'amateur des jardins » ; *Fables* 8,11 « Les deux amis »

Introduction

La Fontaine aura 400 ans en 2021... : cet anniversaire étonne, d'un écrivain resté si jeune, et qui d'époque en époque continue à trouver de nouveaux lecteurs, de tous les âges.

C'est d'abord grâce à une œuvre, *Les Fables*, qui est le texte « classique » par excellence – après tout, classique, cela veut d'abord dire « étudié en classe » – : bien que La Fontaine ait écrit tout au long de sa vie des textes en tous genres, roman, théâtre, poésie, son nom se confond presque avec le genre de la fable ; pourtant il ne l'invente pas ; au contraire, il écrit en imitant ses prédécesseurs grecs et latins, Ésope et Phèdre. Mais ce sont bien les *Fables* de La Fontaine qui s'imposent comme le sommet du genre.

Ce « chef-d'œuvre » de La Fontaine, qui éclipse aussi le reste de ce qu'il a écrit, est un texte divers et surprenant, qui contient à lui seul mille choses différentes... c'est peut-être là le secret de son succès. Car c'est bien au plaisir qu'il fait naître que ce moraliste ironique doit d'être aimé de ses lecteurs : il appartient pleinement à l'esthétique galante qui domine le dix-septième siècle. Cette esthétique du plaisir, de la joie, de l'amusement partagé, de la séduction jouée et souriante, est aussi un idéal social, étroitement lié à la société d'ancien régime : la *galanterie* se développe notamment dans les salons que fréquente La Fontaine. Cette culture se caractérise par son goût du jeu et de la conversation, qui devient un véritable art et auquel s'intéressent de nombreux écrivains des XVII^e et XVIII^e siècle. Parmi les genres littéraires qui font la joie des salons, la fable – ou l'apologue – occupe un rang éminent.

Comment La Fontaine fait-il, alors, pour nous amuser, nous surprendre, nous plaire dans ses fables ? Un apologue se pose très directement cette question : c'est la quatrième fable du 8^e livre du recueil, un livre parfois considéré comme le plus épicurien de tous. Fable étonnante



**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE,
DE LA JEUNESSE
ET DES SPORTS**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

et amusante, faite de vers mêlés, octosyllabes et alexandrins (on peut parler « d'hétérométrie »).

Lecture de 8, 4.

Elle semble assez simplement construite. C'est une fable en deux temps, ou peut-être en trois : on a d'abord un compliment en forme de dédicace à Monsieur de Barillon, un diplomate. On a ensuite la fable à proprement parler, c'est-à-dire un récit suivi d'une morale, ou pour le dire avec les mots de La Fontaine lui-même dans sa préface, le « corps » suivi de l'« âme ». Mais cette construction apparemment bien réglée du texte n'est peut-être pas si simple, et l'âme n'est pas forcément là où l'on croit...

Regardons de plus près !

Tout commence donc par une dédicace, à Paul de Barillon d'Hannoncourt, diplomate, ami de La Fontaine, qui va être l'ambassadeur de Louis XIV à la cour d'Angleterre. L'ouverture est paradoxale : d'entrée de jeu, le fabuliste crée un contraste entre l'élévation de son ami l'« Ambassadeur » et la « vulgar[ité] » de ce qu'il lui offre, de simples « contes ». Dévaloriser son présent est bien sûr une façon polie de louer l'ami auquel on l'offre ; mais c'est aussi renvoyer à une hiérarchie bien réelle, et très forte au XVII^e siècle, entre la politique et la littérature : la grandeur sociale est d'un autre ordre que la poésie, et l'écart est d'autant plus grand dans le cas des fables, c'est-à-dire de « vers » à la « grâce légère », autrement dit de vers qui ne sont faits ni pour célébrer Dieu, ni pour louer le roi. Dans cette poésie badine, faite comme en parlant, pourtant, le travail est ciselé, qui fait rimer d'une part « l'ambassadeur » et la « grandeur », d'autre part les « contes vulgaires » avec la crainte d'être « téméraire », ou avec cette alternance sophistiquée entre l'octosyllabe, vers très rapide, et l'alexandrin plus considérable, devenu vers épique et tragique : cela va permettre de nombreux effets de rythme, entre accélération et amplification.

Et c'est bien une accélération qui est provoquée, à compter du vers 6, par la série d'octosyllabes qui rapproche encore le propos sinon de la prose, du moins de la conversation plaisante ; elle permet de filer le contraste entre « les débats/du Lapin et de la Belette » dont s'occuperaient les *Fables*, et les « affaires » du monde, c'est-à-dire le risque de voir l'Angleterre renoncer à son amitié pour la France, dont s'occupe l'ambassadeur. Derrière le compliment, un mot de politique se glisse ainsi, comme appelé par la qualité du dédicataire, envoyé en 1677 par la France à Londres pour convaincre le souverain anglais de rester neutre dans la guerre de Hollande qui se prolonge : comme dans les tableaux du grand siècle qui montrent souvent les figures du temps costumées en figures mythologiques ou légendaires, on a ici un rapide portrait allégorique de « Louis » XIV en « Hercule » ; cela permet au fabuliste d'esquisser face à lui l'« Hydre » de la guerre pour souhaiter que ses têtes cessent de repousser – autrement dit, que s'arrêtent enfin les campagnes militaires menées par la France ; le « repos » espéré pour Louis est bien la paix attendue pour le royaume. Sur quatre vers, le rythme ici ample de l'alexandrin, très régulièrement développé en hémistiches équilibrés, solennise la demande, célèbre la grandeur de la mission de



**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE,
DE LA JEUNESSE
ET DES SPORTS**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

l'ambassadeur, avant que le retour de l'octosyllabe ne mime la rapidité et la « souplesse » de l'« esprit » du dédicataire qui sait parler habilement : des « vœux ardents » sont faits pour le succès de son ambassade, et la promesse plaisante de « cent moutons » à immoler (on comprend pourquoi les vœux sont « ardents », c'est-à-dire littéralement brûlants !). L'éloge se finit ainsi par la promesse d'une véritable hécatombe, pour un poète, un « habitant du Parnasse » qui d'ordinaire ne sacrifie pas les animaux en masse mais s'occupe plutôt aux « débats /Du Lapin et de la Belette »... : cet important sacrifice à venir contraste avec la modestie du « peu d'encens » d'un « récit en vers » ici dédié à M. de Barillon.

On peut encore remarquer une dernière chose dans ce préambule : on y trouve sans cesse – et pas seulement dans l'écart entre les « petits » vers de 8 syllabes que sont les octosyllabes, et les « grands » vers de 12 syllabes que sont les alexandrins – un contraste entre le grand et le petit, le noble et le modeste, l'important et le léger, jusqu'à cette hécatombe opposé à un peu d'encens que je viens d'évoquer. Cette tension entre deux pôles antinomiques n'est pas un hasard : c'est le moyen, pour le fabuliste, d'éviter la monotonie, de créer un texte varié, et par là amusant et divertissant. Mais c'est aussi qu'il y va de la nature même de la fable que le moraliste invente : après tout, ce sont de petits textes, mais qui posent de grandes questions, ce sont des récits de quelques vers, mais qui interrogent la façon dont les hommes vivent, ce ne sont que des contes, mais qui ont pour horizon la morale, la vie en société, et parfois même le politique...

On le voit : dès ce préambule, cet éloge et cette dédicace, quelques jalons sont posés : un enjeu de politique, un contexte antiquisant, mais aussi un ton, fondé sur la variété et la surprise, et le plaisir d'un badinage partagé – autant de graines semées que le lecteur attentif retrouvera, ensuite, avec la fable et qui dialogueront avec elle pour faire lever le sens. Il ne faut donc pas réduire cet éloge à un passage obligé, ni croire qu'ils ne nous concernent pas, nous lecteurs du XXI^e siècle : la fable y commence déjà, le poète joue déjà avec la morale et le plaisant, et c'est aussi avec nous que déjà il converse. Mais il est temps de passer au récit – et c'est la modestie même du dédicataire qui l'exige.

Et tout commence bien comme un récit : l'adverbe temporel « autrefois » joue presque le rôle du canonique « il était une fois »... mais pas tout à fait : le décor, s'il est antique – conformément aux modèles gréco-latins du genre – semble plutôt historique que légendaire. (au passage, on peut remarquer l'orthographe d'Athènes, sans s : les deux sont possibles au XVII^e et si La Fontaine choisissait ce qui s'est imposé dans notre orthographe moderne, une liaison obligatoire entre *Athènes* et *autrefois* rajouterait une syllabe surnuméraire à l'alexandrin).

La dimension politique de la fable est d'ailleurs clairement assumée par l'apposition à « Athène », qui est donc un « peuple vain et léger ». Le décor ainsi rapidement posé, une situation d'urgence s'impose et lance l'action : le fabuliste ne remonte pas aux origines mais commence au milieu des choses, *in medias res*, comme on dit en latin ; il imite en cela les genres les plus nobles, l'épopée ou la tragédie, qui doivent débiter ainsi, disent les règles. Petit texte, la fable n'en peut pas moins parfois rivaliser avec les plus grands modèles !



**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE,
DE LA JEUNESSE
ET DES SPORTS**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Le début du récit est ainsi très dynamique : « un orateur voyant sa patrie en danger » va prendre la parole à la tribune ; le participe présent *voyant*, ici, souligne la simultanéité de sa réaction avec ce à quoi il réagit : c'est au moment même où il voit qu'il court ; le passé simple, par son dynamisme, contribue à cette immédiateté des faits qui, après le préambule, permet malgré tout un départ explosif. Ce (second) début en fanfare (après le prélude de la dédicace) est encore souligné par le rythme de ces vers, scandé par l'allitération des dentales et des occlusives (« *Dans Athènes autrefois peuple vain et léger,/ Un Orateur voyant sa patrie en danger,/ Courut à la Tribune ; et d'un art tyrannique...* »).

Que fait alors l'orateur ? ce qu'un orateur sait faire : il recourt à l'art oratoire et prononce un discours pour inviter ses concitoyens à réagir à cette situation d'urgence. Mais ce « discours efficace » de la rhétorique qui prétend « forcer les cœurs » se révèle inefficace ! de façon comique, la fable oppose ici la richesse et la grandeur de la rhétorique, le fait de « parler fortement », les « figures violentes », et par exemple la prosopopée – qui consiste à donner la parole aux absents et à faire « parler les morts » : bref, il mobilise la puissance du discours oratoire, il « tonn[e] ». Mais malgré ce déchaînement, rien n'y fait : « le vent emporta tout » (les paroles s'envolent, les écrits restent, dit un proverbe latin), et la rhétorique qui doit bouleverser les auditeurs ne provoque aucune émotion... Il y a là presque une moquerie vis-à-vis des grands genres du discours, de la part d'un fabuliste qui pratique un genre moins noble : parfois, et même lorsqu'il s'agit des questions politiques fondamentales, l'éloquence ne sert à rien. Car elle fait face à une autre hydre que la guerre : celle du peuple, « animal aux têtes frivoles », trop habitué aux tours des rhéteurs pour que les ressources usées de l'art oratoire puisse encore le séduire ; pire encore : il le méprise, ne « daigne l'écouter », détourne même son regard pour regarder n'importe quoi – et jusqu'à « des combats d'enfants ».

Que faire dans cette impasse ? Le fabuliste pose la question – et le « harangueur » (le terme péjoratif disqualifie une dernière fois les prétentions de l'art oratoire) va ici changer de nature.

Cela se voit, déjà, par le changement énonciatif : soudain, alors que c'était le fabuliste qui assumait la conduite du récit, voire un discours adressé au lecteur, et alors que jamais la parole de son personnage ne se faisait entendre, c'est bien la voix de l'orateur qui se fait entendre, dans un passage de discours direct de cinq vers, où se succèdent tour à tour alexandrins et octosyllabes.

L'orateur commence donc un court récit dont les protagonistes sont une déesse agreste et deux animaux, l'anguille et l'hirondelle ; histoire simple, sinon simpliste, qui débouche – elle aussi ! – sur une impasse et une énigme. Une histoire simple, aux protagonistes animaux, qui prend le tour d'une énigme... l'orateur au fond s'est fait fabuliste. Dans la fable cadre de « L'orateur et le peuple d'Athènes », a pris place une autre fable, « La déesse, l'anguille et l'hirondelle ». Mais alors, comment les choses se dénouent-elles, demande « l'assemblée » que le plaisir du récit a unifiée, remplaçant le monstre aux mille têtes sans cesse dispersées ? De façon très spectaculaire, la fable racontée par l'orateur ne débouche sur aucune solution et l'orateur refuse de régler la situation qu'il a mise en place : loin de trouver



**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE,
DE LA JEUNESSE
ET DES SPORTS**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

un moyen de franchir le fleuve, Cérès change de monde, se tourne vers les auditeurs de l'orateur et par la voix de ce dernier semble s'adresser directement à eux. La construction de l'énonciation ici (la question de savoir qui parle, et à qui) est particulièrement retorse, et mérite d'être commentée : on a là une sorte d'équivalent, dans le dispositif de l'énonciation, d'un regard caméra au cinéma, voire de la façon dont, dans *La Rose pourpre du Caire*, un personnage quitte l'écran pour rentrer dans le monde de son spectateur. Le « reproche » fait par l'orateur est très fort car sa voix semble habitée par la colère de la déesse ; on ne sait au juste si c'est Cérès ou l'orateur qui pose la question : « Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ? » ; pour l'auditoire athénien, comme pour le lecteur de la fable, l'effet de trouble est complet. Aussi le reproche touche directement le public : d'un même geste, l'orateur fait exister complètement son personnage (puisque la déesse semble appartenir au même monde que les spectateurs qu'elle condamne : elle leur parle) et il donne une conclusion à la fable où il vit – à défaut de finir la fable qu'il racontait.

On voit qu'il y a ici une autre conclusion derrière la nécessité de réagir au « péril » qu'est Philippe et qu'Athènes ignore, « seul[e] entre les Grecs » : c'est que la fable, la fiction, le conte pour enfant, le détour par le plaisir qu'il y a à raconter des histoires produisent plus d'effet que le discours orné et sophistiqué, sérieux et direct de l'orateur... et qu'elle peut même régler les problèmes du réel.

De là la morale. Ce qui séduit ainsi l'assemblée, c'est ce « trait de fable » – et la fable, ici, rend son « honneur » au genre même de la fable. À condition, bien sûr, qu'il y ait un orateur pour tirer la bonne morale, et pour conduire la fable à bien regarder en face son public... À condition que le poète reprenne la parole pour mettre en rapport son récit et la réalité, la fable et le monde où vivent les lecteurs : à condition autrement dit que l'auteur tire la morale de sa fable (ce qui n'est pas la même chose que se faire moralisateur !)

Et c'est précisément ce que vont faire les six derniers vers, où le poète prend la parole, très clairement avec les pronoms de première personne (du singulier et du pluriel). Nous voici Athéniens comme les autres, et voici le plaisir des contes posé comme pierre de touche de l'humaine condition : être humain, c'est aimer les contes, et tout le monde, les Athéniens, les contemporains de La Fontaine, les futurs lecteurs de Perrault qui écrira, quelques années plus tard, sa version de *Peau d'âne*, et sans doute nous aussi qui venons de passer du temps à nous amuser à cette fable, tout le monde donc, quel que soit son âge, son époque, sa condition, aime s'amuser « comme un enfant ». Le plus sage n'est pas de le nier mais d'en tirer parti, et de faire réfléchir, par ce jeu même, aux sujets les plus graves et les plus importants.

Mieux encore : même le public le plus vain et le plus léger peut voir sa conscience enrichie par le détour d'une fable, et se transformer en véritable assemblée. Rien ne sert de nier son plaisir et sa puérilité : mieux vaut sans doute reconnaître cela et en tirer le meilleur parti. C'est aussi cela, la sagesse des fables : non pas prescrire des slogans, mais faire réfléchir à des problèmes ; non pas poser une vérité, mais faire de sa recherche un plaisir.



**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE,
DE LA JEUNESSE
ET DES SPORTS**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

C'est ce qu'on voit aussi à regarder ensemble deux fables qui se suivent et ont un même sujet, celui de l'amitié.

Lecture de 8, 10 et 11

Deux fables en regard, parce que les *Fables* sont bien un livre que l'on a profit à lire comme un livre, et non pas seulement en prélevant des extraits ou en le parcourant dans le désordre, même si c'est possible aussi : deux récits là encore qui reposent sur le plaisir et la surprise, sur le retournement et le paradoxe, pour réfléchir à cette grande question de l'amitié, heureuse ou dangereuse, rassurante ou inquiétante.

D'abord, une fable qui raconte une amitié étonnante et qui peut faire sourire : l'amitié d'un homme et d'un ours. L'humour s'y fait un peu noir sans doute, et le récit... frappant. « rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami » : l'ours, assurément, est un ignorant, et un ami dangereux. Mais au fond, l'homme n'est-il pas lui aussi un ignorant, et peut-être le plus ignorant des deux ? À croire qu'il peut faire d'un ours son émoucheur, ne témoigne-t-il pas d'une singulière méconnaissance de la nature ? la morale, ici, nous conduit à nous interroger sur la responsabilité de chacun dans ce récit mené jusqu'à la chute, sans coup férir (ou presque).

Et ensuite, en écho, après cette mortelle amitié d'un homme et d'une bête, l'amitié heureuse de deux « vrais » amis ; et sans doute ici l'adjectif est-il un moyen de distinguer l'amitié dans cette fable de l'amitié dans la fable précédente. Car il y a mille sortes d'amitié, et ce sont les amis qui définissent ce qu'est l'amitié qui les unit. L'amitié de la fable précédente était presque un rapport de domination, d'exploitation entre deux êtres inégaux. Et ici, dans la onzième fable, c'est au contraire un attachement presque obsessionnel qui est illustré... d'une fable à l'autre, l'espace de l'amitié semble dessiné, entre liaison utilitaire et lien amoureux.

On le voit : le travail du moraliste est moins de définir l'amitié, de lui donner un contenu définitif et univoque, que d'en faire valoir les ambiguïtés, les bizarreries, les curiosités, tout l'espace et toutes les espèces – parce qu'il y a, dans ces curiosités, bien des choses à réfléchir.

Derrière sa simplicité apparente, le genre de la fable est un genre complexe – mais c'est qu'il s'occupe d'affaires elles-mêmes complexes, les affaires humaines, et que ce serait mentir que de dissimuler cette complexité, qui peut parfois être inquiétante et même peut-être inspirer de mauvaises pensées. Peut-on vraiment les faire lire aux enfants ?, se demandera un siècle plus tard Jean-Jacques Rousseau... C'est une vraie question !

II. PROPOSITION DE QUESTION DE GRAMMAIRE (« Le pouvoir des fables »)

1. Les phrases interrogatives dans le texte



**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE,
DE LA JEUNESSE
ET DES SPORTS**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Le type interrogatif constitue, avec le type déclaratif et le type impératif, l'un des trois types d'actes fondamentaux. D'un point de vue morphosyntaxique, les types de phrases sont exclusifs l'un de l'autre : ainsi, une phrase interrogative n'est pas une phrase impérative ni une phrase déclarative. En revanche, le point d'interrogation, qui est l'un des marqueurs de l'interrogation, suffit-il à affirmer que le type interrogatif a toujours la valeur d'une demande d'information ? Cela implique de ne plus seulement envisager l'interrogation d'un point de vue morphosyntaxique mais de l'analyser d'un point de vue pragmatique.

Brève analyse morphosyntaxique des phrases interrogatives du passage.

- Seule est attestée ici l'interrogation directe (ici avec point d'interrogation) ;
- Les interrogations sont soit totales (portant sur la totalité de l'énoncé et n'acceptant que les réponses *oui/non/si*), soit partielles (portant sur une partie de l'énoncé : réponse par *oui/non/si* impossible).
 - ⇒ Interrogation totale : *N'est-il point encor temps que Louis se repose ?* (v. 17)
 - ⇒ Interrogation partielle : *Que fit le harangueur ?* (v. 48)
- Les marqueurs morphosyntaxiques utilisés sont les suivants :
 - ⇒ Inversion du sujet simple : *Que fit le harangueur ?* (v. 48)
 - ⇒ Inversion du sujet complexe : *La qualité d'Ambassadeur/Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?*
 - ⇒ Pronom interrogatif simple/déterminant interrogatif : *Que fit le harangueur ?* (v. 48) ; *Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las/De combattre cette Hydre ?* (v. 18-19)
 - ⇒ Adverbe interrogatif : *Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?* (v. 60)
 - ⇒ Combinaison du type interrogatif et de la forme négative (= phrase interro-négative) : *[Ne] Seront-ils point traités par vous de téméraires ?* (v. 5) *Que ne demandez-vous [pas] ce que Philippe fait ?* (v. 60)

Analyse pragmatique des phrases interrogatives du passage.

- **Les phrases interrogatives du passage sollicitant une demande d'informations**

Elles sont fort peu nombreuses et ne constituent pas la majorité des occurrences relevées dans cette fable.

La seule demande authentique d'information est présente dans la phrase : *Et Cérès, que fit-elle ?* (v. 54) qui émane de l'assemblée des Athéniens souhaitant connaître la fin de l'apologue. Leur impatience puérile est ici marquée par l'ajout, au type interrogatif, de la forme emphatique caractérisée par le détachement du nom propre Cérès : *Et Cérès, que fit-elle ?* au lieu d'une formule *Que fit Cérès ?* qui, ainsi formulée, ne serait pas emphatique.



**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE,
DE LA JEUNESSE
ET DES SPORTS**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Rappel : les formes de phrases modifient les types de phrases ; on en compte cinq (la forme négative, passive, exclamative, impersonnelle, emphatique) ; elles sont cumulatives. Ainsi la phrase *N'allez-vous pas vous taire !* est de type interrogatif mais comporte aussi les formes exclamative et négative.

Trois autres phrases interrogatives peuvent être considérées comme des demandes d'informations, mais, dans ce cas, la demande est seulement formelle et de politesse, car la réponse attendue par La Fontaine est soit positive soit négative et fortement incitée par la forme même de l'énoncé.

La qualité d'Ambassadeur/Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ? (v. 1-2)

⇒ Réponse attendue : oui

Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères ? (v. 3)

⇒ Réponse attendue : oui

S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur, / Seront-ils point traités par vous de téméraires ? (v. 4-5)

⇒ Réponse attendue : non.

Ici la combinaison du type interrogatif et de la forme négative accentue encore le souhait d'une réponse sollicitée dans la question même, comme dans un énoncé du type *N'es-tu pas mon ami ?* où la réponse *oui* est attendue par celui qui pose la question, de la même façon que dans une phrase du type *As-tu perdu la raison ?* on attend une réponse négative. Ces questions rappellent la syntaxe latine des phrases interrogatives où la particule interrogative utilisée permettait de solliciter, par anticipation, soit une réponse négative, soit une réponse positive, soit l'une ou l'autre indifféremment.

- **Les phrases interrogatives du passage équivalant à une assertion**

Dans ce cas, la forme interrogative constitue une façon de mettre en valeur une affirmation. Il s'agit donc d'interrogations rhétoriques sur le modèle de *Ne sont-elles pas splendides ces voitures ?* L'interrogation ne sollicite aucune demande d'information et ne constitue qu'un effet stylistique.

Trois occurrences, par un effet d'insistance, sont regroupées aux vers 17-20 :

*N'est-il point encor temps que Louis se repose ?
Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las
De combattre cette Hydre ? et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?*

À ces deux occurrences, on en ajoutera deux autres qui permettent de créer une variante stylistique en usant du type interrogatif dans un passage où le type déclaratif prédomine :

Que fit le harangueur ? v. 48
Ce qu'elle fit ? v. 55



**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE,
DE LA JEUNESSE
ET DES SPORTS**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

- **Une phrase interrogative où le reproche domine**

Une dernière occurrence du passage mérite une attention particulière. Il s'agit du vers 60 :
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?

Cette occurrence regroupe, une nouvelle fois, le type interrogatif et la forme négative dans une formulation qui, au-delà de la demande d'information, laisse surtout poindre le reproche adressé aux Athéniens par l'orateur.

Cette formule rappelle, par exemple, dans un passage justement célèbre des *Caractères* de La Bruyère le reproche adressé par le dieu Esculape à Irène qui se plaint de la simplicité des remèdes que lui prodigue le dieu de la médecine :

Fils d'Apollon, s'écrie Irène, quel conseil me donnez-vous ? Est-ce là toute cette science que les hommes publient, et qui vous fait révéler de toute la terre ? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux ? et ne savais-je pas tous ces remèdes que vous m'enseignes ? – Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin, et abrèger vos jours par un long voyage ? »

2. Brève remarque lexicologique : *la fable, l'apologue et le conte*

À l'occasion de l'étude d'une fable intitulée « Le Pouvoir des Fables », il semble intéressant de faire quelques remarques lexicologiques sur trois noms présents dans le texte : *fable*, *apologue* et *conte*.

Commençons par le **conte**. Étymologiquement, le **compte en banque** et le **conte** de Perrault sont issus d'une seule et même famille de mots. Ces deux mots sont des homonymes : ce sont plus particulièrement des homonymes homophones, c'est-à-dire qu'ils se prononcent de la même façon. Et ils ont failli être homographes, c'est-à-dire qu'ils auraient pu s'écrire de la même façon car ils ont la même généalogie. L'origine de ces deux familles de mots (*compter* et *conter*) tire en effet son origine d'un seul et même mot latin *computare* « calculer, compter ». Le glissement sémantique s'est fait, dès le latin médiéval, à partir de « compter, énumérer [sous-entendu des histoires] ». D'un point de vue orthographique, la graphie *compte* a été réservée pour le sens de « calcul » et celle de *conte* pour celui de « récit ». La graphie *compte* (calquée du latin) est dite savante, tandis que celle de *conte* (conforme à l'évolution phonétique) est dite populaire. Ces mots sont des doublets, c'est-à-dire associant un mot de formation savante et un mot de formation populaire.

Le nom **fable** est un emprunt au latin classique *fabula* qui désigne des « propos de la foule, des conversations », « des propos familiers », « des récits sans garantie historique », « des pièces de théâtre » et, finalement, « la fable » au sens où nous entendons ce mot d'un point de vue littéraire.



**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE,
DE LA JEUNESSE
ET DES SPORTS**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Ce sens premier de « paroles, propos » se retrouve aussi en français car la fable désigne aussi un « sujet de conversations, des propos souvent ironiques ou défavorables concernant les faits et gestes d'une personne », avant de désigner un « court récit allégorique, le plus souvent en vers, qui sert d'illustration à une vérité morale ».

Enfin, pour éviter l'emploi redondant de « fable », d'origine latine, le français a aussi eu recours au nom **apologue**, tiré du grec *apologos* (le nom grec est masculin, donc *apologue* est masculin en français). Avant d'arriver en français, le latin a d'abord emprunté le mot, mais pas son sens de « récit détaillé, narration » et lui a assigné le sens de « fable ». L'emprunt d'*apologos* constitue donc une variante lexicale pour éviter la monotonie du seul nom *fable*.

III. LECTURE SUPPLEMENTAIRES POSSIBLES (NON COMMENTEES)

8, 8 LE RIEUR ET LES POISSONS

On cherche les Rieurs ; et moi je les évite.

Cet art veut sur tout autre un suprême mérite.

Dieu ne créa que pour les sots

Les méchants diseurs de bons mots.

J'en vais peut-être en une Fable

Introduire un ; peut-être aussi

Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un Rieur était à la table

D'un Financier ; et n'avait en son coin

Que de petits poissons : tous les gros étaient loin.

Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille,

Et puis il feint à la pareille,

D'écouter leur réponse. On demeura surpris :

Cela suspendit les esprits.

Le Rieur alors d'un ton sage

Dit qu'il craignait qu'un sien ami

Pour les grandes Indes parti,

N'eût depuis un an fait naufrage.

Il s'en informait donc à ce menu fretin :

Mais tous lui répondaient qu'ils n'étaient pas d'un âge

A savoir au vrai son destin ;

Les gros en sauraient davantage.

N'en puis-je donc, Messieurs, un gros interroger ?

De dire si la compagnie

Prit goût à la plaisanterie,

J'en doute ; mais enfin, il les sut engager

A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire



**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE,
DE LA JEUNESSE
ET DES SPORTS**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en étaient pas revenus,
Et que depuis cent ans sous l'abîme avaient vus
Les anciens du vaste empire.

8, 14 LES OBSÈQUES DE LA LIONNE

La femme du Lion mourut :
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le Prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa Province
Que les obsèques se feraient
Un tel jour, en tel lieu ; ses Prévôts y seraient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le Prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna.
Les Lions n'ont point d'autre temple.
On entendit à son exemple
Rugir en leurs patois Messieurs les Courtisans.
Je définis la cour un pays où les gens
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au Prince, ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître,
Peuple caméléon, peuple singe du maître ;
On dirait qu'un esprit anime mille corps ;
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts .
Pour revenir à notre affaire
Le Cerf ne pleura point, comment eût-il pu faire ?
Cette mort le vengeait ; la Reine avait jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avait vu rire.
La colère du Roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du Roi Lion :
Mais ce Cerf n'avait pas accoutumé de lire .
Le Monarque lui dit : Chétif hôte des bois
Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix.
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles ; venez Loups,



**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE,
DE LA JEUNESSE
ET DES SPORTS**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Vengez la Reine, immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes.
Le Cerf reprit alors : Sire, le temps de pleurs
Est passé ; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux Champs Elysiens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du Roi.
J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier Miracle, apothéose !
Le Cerf eut un présent, bien loin d'être puni.
Amusez les Rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges,
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.

8, 27 LE LOUP ET LE CHASSEUR

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des Dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage ?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons ?
L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais : C'est assez, jouissons ?
Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot ; car il vaut tout un livre.
Jouis. Je le ferai. Mais quand donc ? Dès demain.
Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.
Jouis dès aujourd'hui : redoute un sort semblable
A celui du Chasseur et du Loup de ma fable.
Le premier, de son arc, avait mis bas un Daim.
Un Faon de Biche passe, et le voilà soudain
Compagnon du défunt ; tous deux gisent sur l'herbe.
La proie était honnête ; un Daim avec un Faon,
Tout modeste Chasseur en eût été content :
Cependant un Sanglier, monstre énorme et superbe,
Tente encor notre Archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux
Avec peine y mordaient ; la Déesse infernale



**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE,
DE LA JEUNESSE
ET DES SPORTS**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale .
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'était assez de biens ; mais quoi, rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le Porc revient à soi, l'Archer
Voit le long d'un sillon une Perdrix marcher,
 Surcroît chétif aux autres têtes.
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le Sanglier, rappelant les restes de sa vie,
Vient à lui, le découd, meurt vengé sur son corps ;
 Et la perdrix le remercie.
Cette part du récit s'adresse au convoiteux :
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.
Un Loup vit, en passant, ce spectacle piteux.
Ô fortune, dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
Il faut les ménager, ces rencontres sont rares.
 (Ainsi s'excusent les avares.)
J'en aurai, dit le Loup, pour un mois, pour autant .
Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre semaines,
 Si je sais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours ; et mangeons cependant
La corde de cet arc ; il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez.
 En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc qui se détend, et fait de la sagette
Un nouveau mort : mon Loup a les boyaux percés.
Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse ;
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun ;
 La convoitise perdit l'un ;
 L'autre périt par l'avarice.